

PRINCE NOIR (Ed. P.J. Oswald, Paris, 1974)

*Mon père au long du fleuve tout debout
Hanté de négoces en mer.
Et crêté de puissance,
Halait de sa voix de grand vent
Les chœurs des piroguiers luisants de sel et lumière,
Les pagayeurs vibrants sur leurs chalands de mil.
Une houle d'oiseaux ouverte
Par nos proues aux masques de buffle
(O mouettes le vol de vos signes
Que lisaient les devins dans la profération et le trouble des embouchures !)
Refermait sur nos sillages une neige fabuleuse.*

L'envergure d'un poète se mesure parfois à la distance qui le sépare des tendances poétiques contemporaines et particulièrement des modes langagières. Non qu'il suffise pour être grand ou simplement remarquable d'établir volontairement sa distinction sur un refus qui pourrait aussi bien n'être que fausse originalité : Médine Shangô se situe le plus naturellement du monde hors de toute norme et si des rapprochements sont toujours à la portée du premier pion venu, il s'affirme hautement et généreusement lui-même. Secrètement aussi, mais ce n'est pas le dédain qui l'incite à publier peu, ce sont plus lamentablement les conditions de l'édition ! Voilà que se dévoilent enfin quelques fragments d'une œuvre immense dont Médine Shangô m'accorde depuis quelques années le privilège de connaître les traits essentiels. Une œuvre ? Une épopée plutôt, et d'une ampleur telle que rien ne peut lui être comparé dans la poésie moderne (seule, quant au volume, l'œuvre de Patrice de la Tour du Pin, radicalement différente, pourrait lui ressembler). Que l'on en juge : sous le titre général de *Le Voyage*, trois grandes voies : I. L'Occident (une dizaine de poèmes de 1.000 à 2.000 vers chacun) ; II. L'Autre Monde (en trois larges chapitres : l'Afrique - l'Islam - l'Asie, comprenant successivement 12, 13 et 4 longs poèmes) ; III. Le Nouvel Age (Nature - Femme - Ordres - Poème de l'Un). Au total quelque 80.000 vers dont près de la moitié doit être écrite à ce jour. Énorme parcours que découvre, depuis les confins de l'histoire et des terres, le poème qui se fait, s'organise, s'amplifie, se mesure finalement au Cosmos lui-même, mais sans se perdre jamais dans les régions trop facilement accessibles des rêves funambulesques, des utopies gratuites. Au contraire, il s'agit d'un approfondissement constant, d'une perpétuelle quête vers l'intérieur de l'homme, d'une recherche de l'Être, mais comme me le disait dans une lettre Médine Shangô : «ne pas oublier de rester humble dans la recherche de l'Être». Ce qui est proprement stupéfiant, à la lecture de certains poèmes (je ne connais que «Merveilles», «Prométhée», «Évangile», in *L'Occident*; «L'initié», «Liberté noire»,

«Ghettos d'un nouveau monde», «Prince noir», «Ghazals», «Mémorial de Meknès», in *Le Nouveau Monde*
« L'immuable », « Cantate des grands arbres », « Naissances », « Les amants et la mer », « Le griot », « L'un »,
« Le Fou de Dieu », in *Le Nouvel Age*, c'est-à-dire 14 poèmes, un peu moins d'un tiers des 80.000 vers
prévus), c'est l'impression, je dirais plus volontiers la sensation de genèse que l'on éprouve : il semble que
j'aïlle, d'un poème à l'autre, avec une parfaite aisance sans jamais ressentir la moindre lassitude et bien
plutôt un croissant émerveillement, comme si une prodigieuse symphonie lentement intégrée au plus profond de
notre écoute nous menait à travers des images d'une étonnante splendeur vers l'épure d'un destin historique
qui laisse luttés et puissance pour nous donner à voir la vérité de l'homme de tous les temps et de tous les
lieux. Une inflexible discipline conduit Médine Shangô vers, toutes passions éprouvées, la clarté d'une révélation
spirituelle qui ne doit rien qu'à la spontanéité d'une inquiète démarche en vue d'une énigme toujours à lever.
L'opacité qui semblerait devoir plomber une œuvre aussi vaste se dissipe aussitôt entrevues, dans leur
élancement, leur grâce, leur lumière, les changeantes circonférences qui subtilement s'effacent à leur tour pour
ne dégager que le centre éblouissant d'une contrée très intérieure où l'homme se révèle dans sa réalité la
plus intense et la plus significative. Que dire de l'art — nous avons encore le droit de parler sans dérision
d'un art du langage ! — avec lequel, chaleureuses ou fascinantes, sont amenées sous le regard les visions d'une
beauté toujours réinventée. La matière originelle du poème, comme mue par des forces naturelles qui en
stimulent l'incandescente pureté, prennent des formes que l'imagination libère pour accoupler les mythes aux
dures réalités de ce monde. Alors que trop souvent s'effritent aujourd'hui les pouvoirs du langage en
d'intelligentes, trop intelligentes acrobaties, il est salutaire qu'un poète ose les déployer au plus vif d'une
totalité visionnaire et très concrète, à la fois pour en doter le poème, lieu sauvage et rigueur absolue, cerne
sensible du monde.

Fernand VERHESEN

(article paru en 1974 dans *Le Journal des Poètes*)